

au fils de lord Selkirk. L'autre est un plaidoyer signé : Firmin Boucher, accusé d'avoir trempé dans le meurtre du gouverneur Semple, et adressé à ses concitoyens. Il y a dans les tragiques événements de 1814 tout un sujet de roman. Avis à qui de droit.

Vous parlerai-je d'un vieil ouvrage latin, intitulé : *Chronicon Eusebii, Episcopi Cæsariensis, etc.* C'est la chronique des événements du monde, de 330 à 1600. Sous l'année 1509, il est fait mention de l'arrivée en France de sept Sauvages, amenés à Dieppe par le pilote Philippe Aubert. La chronique dit qu'ils venaient de Terre-Neuve. Citons un passage de ce curieux ouvrage :

« Année 1509.—Sept hommes sauvages sont amenés de cette île (Terre-Neuve) à Rouen avec leur canot et leurs armes. Ils ont le teint brun, les lèvres épaisses et leurs figures portent des marques bleues, ressemblant à des veines et dessinées depuis le milieu des oreilles en allant vers le menton. Leurs chevaux sont noirs et rudes comme les crins des chevaux. Ils n'ont jamais de barbe. »

Je me suis tellement attardé en route que je n'ai plus le loisir de signaler aux lecteurs de *L'Opinion Publique* plusieurs autres ouvrages.

Il me reste à exprimer ici un regret ; c'est qu'il soit si difficile de se procurer dans notre province des anciens ouvrages sur notre pays. Je ne parle pas des raretés, mais d'ouvrages remontant seulement à 1837. Nos libraires ne s'en occupent pas. Je ne connais que les messieurs Dawson—des bibliophiles aussi—qui ont quelque peu collectionné. Cependant, c'est une partie du commerce de librairie qui rapporte de jolis profits. Une question à nos amateurs pour terminer. Quel est le titre du premier ouvrage imprimé en Canada et l'année de sa publication ? Ce sera une façon de faire continuer par d'autres plus habiles ces notes sur les vieux livres.

A. D. DECELLES.

LETTRÉ DE FRANCE

PARIS, 31 décembre 1882.

Paris n'a pas changé d'aspect : il est toujours grand, toujours immense, il est gai et il est triste, l'on peut à volonté s'y ennuyer ou s'y divertir, s'y enrichir ou s'y ruiner, cela dépend des circonstances, de la société que l'on fréquente et aussi du quartier que l'on habite.

Paris a des faubourgs athées, des arrondissements religieux, des zones scientifiques, des jardins philosophiques, des carrefours bêtes et des boulevards spirituels. On y rencontre des hommes et des femmes d'une grande valeur, et aussi des sots en grand nombre : il faut de tout pour faire un monde ; sans les contrastes, une ville serait bien monotone. Sous ce rapport, Paris n'a rien à envier aux autres capitales ; c'est la cité par excellence des types impossibles, du matérialisme raffiné et de l'idéal le plus vaporeux.

Il y a longtemps que je connais ses arcanes et ses mystères, ses temples et ses dieux, et même ses déesses ; il y a longtemps que je me suis grisé à ses fêtes, à ses agapes populaires, à ses convulsions politiques et à ses triomphes.

Aussi, c'est en vain que Paris étale devant moi ses splendeurs ; rien de ce qui faisait battre mon cœur autrefois n'a la puissance de m'émouvoir.

Je lui trouve la même physionomie que jadis ; ses passages, ses trottoirs sont encombrés de la même foule, on me cahotte sur le même pavé et l'on me fait admirer de force les mêmes monuments dont je connais l'histoire depuis la cime jusqu'aux fondements.

Dans la brune échouée à demi, en face de ce *Pont-Neuf* où Henri IV, tête nue, sourit à son peuple, c'est *Notre-Dame* pour laquelle je me suis passionné, en compagnie de notre maître, Victor Hugo, il y a plus de vingt ans.

La *Madeleine*, avec son portique grec, n'est pas plus antique que lorsque les communards souillèrent son seuil et arrachèrent de l'autel son vénérable pasteur, l'abbé Deguerry, pour en faire un martyr.

Les deux tourelles de *Saint-Sulpice* sont toujours percées de ces petits jours qui les font ressembler de loin à deux clarinettes dirigées vers le ciel.

L'*Arc de Triomphe* attend encore, au bout des Champs-Élysées, qu'une grande victoire efface l'empreinte des pieds allemands qui l'ont profané en 1871.

La *Colonne Vendôme* m'a toujours fait l'effet d'une pièce de canon fondue par les Titans pour envoyer Jules Verne—excusez l'anachronisme—dans la Lune ou dans Jupiter.

Quand au *Nouvel Opéra*, c'est comme sous l'Empire, une magnifique pièce de pâtisserie ; il est vrai que les sept fameuses bacchantes de Carpeaux ont perdu leur blancheur marmoréenne, mais en revanche elles ont toujours l'air aussi ivres que lorsqu'elles furent exposées à cette place pour la première fois.

Si l'on descend des monuments à la fourmière humaine qui leur sert de cadre, on remarque avec peine que le peuple qui travaille n'a fait aucun progrès dans l'art de bien s'habiller : il s'affuble comme autrefois de

la disgracieuse blouse, cette livrée plébéienne, qui a tant fait gémir Théophile Gautier, à la fois ciseleur de vers et grand critique d'art.

Il me semble à moi, simple observateur, que, puisque la Chambre des députés a voté l'instruction obligatoire, elle devrait aussi, pour compléter son œuvre, décréter le paletot obligatoire ; est-ce logique ?

* *

La douceur de la température, compliquée de pluies abondantes, ont amené sur plusieurs départements français de désastreuses inondations. Lyon, notamment, est de nouveau à la merci des flots.

Les deux cours d'eau importants qui se rejoignent à son extrémité inondent ses places, emportent ses maisons et, finalement, dévastent les campagnes riveraines.

Malheureusement, la température est toujours aussi douce ; hier, j'ai cueilli une marguerite que je vous fais parvenir ; la pluie recommence à tomber ; on doit s'attendre à de nouveaux désastres. Que de ruines amoncelées, que de familles réduites à implorer la charité publique ! Puisse ce fléau redoutable arrêter les desseins criminels des anarchistes qui menacent la société de pillage et d'extermination. Combien aujourd'hui ils doivent se sentir petits en face de cette immense destruction !

* *

Au moment de clore cette lettre, j'apprends la nouvelle de la mort de Léon Gambetta, lequel a rendu le dernier soupir cinq minutes avant la première heure de la nouvelle année. Cet événement, que les républicains considèrent comme une calamité nationale, a rempli d'étonnement et d'émotion le monde civilisé. Gambetta n'avait que quarante-cinq ans.

Les causes de sa maladie ont été tenues secrètes par ses amis. Jusqu'au dernier moment, moi-même j'ai cru, comme tant d'autres, que sa blessure était le résultat d'une maladresse. Voici la vérité vraie sur l'origine de ce fameux coup de revolver :

Il paraît que ce pauvre Gambetta avait une maîtresse, connue sous le nom transparent de madame Léon, laquelle lui fit une visite le 27 novembre dernier, avec l'intention arrêtée d'obtenir de sa bouche une promesse de mariage. On dit que Léon Gambetta ne voulut rien promettre, ce qui, naturellement, mit sa maîtresse en fureur. Or, une femme en fureur qui possède un revolver chargé, n'est pas d'une agréable compagnie ; et le malheureux Gambetta a pu s'en convaincre à ses dépens, hélas !

Maintenant, il reste à savoir lequel des deux a pressé la détente de l'arme homicide ? il est évident que c'est la maîtresse outragée ; tout le fait supposer, tout l'indique ! Quand à la balle de ce fameux revolver, il est certain que, au lieu de frapper seulement la main de la victime, comme on a voulu nous le faire croire, elle est allée tout simplement se loger dans l'abdomen respectable de l'illustre tribun.

Quoiqu'il en soit, Gambetta est mort et bien mort, et tous les discours prononcés sur sa tombe n'y feront rien.

La France perd en lui son plus grand orateur et son plus grand homme d'état. C'est l'opinion du *Times*, de Londres, c'est la mienne aussi. Canadiens, malgré ses torts envers la religion, il faut lui pardonner, parce que c'était un grand patriote !

ANTHONY RALPH.

GUSTAVE DORÉ

Paul Gustave Doré, dont le télégraphe a annoncé la mort, il y a quelques jours, était né à Strasbourg, le 16 janvier 1833. Son talent précoce pour le dessin se révéla aux lycées de Strasbourg et de Bourg, où son père l'avait placé. A l'âge de onze ans, il publia ses premières lithographies. L'année suivante il vint à Paris et entra au lycée Charlemagne. En 1848 il publia ses premières séries de croquis. *Les travailleurs d'Hercule*, dans le *Journal pour rire*, pour lequel il continua toujours à dessiner. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a illustrés, on doit citer au nombre des principaux le *Journal pour tous*, les histoires drôlatiques de Balzac, les œuvres de Montaigne, le *Voyage aux Pyrénées*, de Taine, Chateaubriand, Don Quichotte, le *Paradis perdu*, de Milton, la Bible, l'*Idylle des rois*, de Tennyson, et les fables de La Fontaine.

Ses principales peintures sont *Deux mères*, l'*Alsacienne*, *Carto et Française de Rimini*, les batailles de l'Alma et d'Inkermann, la Chute des anges rebelles, une salle de jeu à Baden-Baden, le *Néophyte*, le *Triomphe du christianisme*, et *Jésus-Christ quittant le prétoire*.

Pas un nom dans les annales de l'art moderne n'est aussi connu que le sien, et aucuns travaux artistiques ne sont probablement compris aussi imparfaitement que les siens. On reconnaît la puissance prodigieuse et la merveilleuse versatilité de son imagination, mais cela n'empêche pas que ses productions, spécialement ses croquis au crayon, ne soient pas goûtés chez le peuple.

SUR LE THÉÂTRE

Raoul est venu à Paris avec sa petite moustache noire sous le nez et son diplôme de bachelier dans la poche. Porté là par l'argent de son père, il s'y maintient, grâce à l'argent de son père. *Ce banquier*, donné par la nature, s'est montré généreux. Son client, pour lui plaire, a pris son inscription à l'école de droit ou de médecine ; il est censé suivre les cours, obtenir des succès, préparer son avenir, et le *rien* double ses sacrifices et envoie plus d'argent. Mais voilà qu'un jour, Raoul rencontre dans un salon quelconque une Marguerite quelconque. Il s'en éprend, se bat en duel à son sujet, fait couler entre ses doigts les allocations de son père, ne paraît devant ses professeurs que pour se faire *valier* et perd aux pieds de sa mie le souvenir de sa mère et de son village. Pendant ce temps-là, la renommée aux cent bouches va porter à la famille la poignante vérité. Le père arrive inquiet. Il voit Marguerite, il est terrassé par ses charmes et son dévouement, et, après s'être humilié devant elle, il pardonne à son fils cette peccadille, ou mieux, il se fait pardonner à lui-même son incartade. Un mariage s'ensuit et une lune de miel sans couchant se lève et luit sur les nouveaux époux.

Tel est, sur cent drames représentés de nos jours, le thème obligé de quatre-vingt-dix, et c'est là ce qu'on appelle la *morale* du théâtre moderne. Mais, en bonne vérité, que peut-on trouver de moralisateur dans une intrigue pareille ? Un microscope à la main, j'ai beau regarder et regarder encore, le fait est que je n'y vois rien de tel.

Une scène du quartier latin, c'est bien vrai, est faite pour inspirer du dégoût ; mais elle n'aura ce résultat que sur les âmes nobles et maîtresses de leurs passions. Sont-ce des personnes telles qui vont d'ordinaire au théâtre ?

Une scène de famille, pendant laquelle une mère pieuse se lamente, une jeune fille, privée de sa dot, se désole et un père ruiné s'irrite, a bien quelque chose d'émouvant. Mais, en face de la faiblesse du père, de l'indulgence de la mère et de l'intervention plus généreuse que réfléchie de la sœur, le jeune homme se promet, dans le même cas, la même impunité, et le père de famille se dit tout bas la dernière excuse que lui suggère sa propre lâcheté : *après tout, il faut que jeunesse se passe*. Demain, victime de la même ingratitude et de la même folie, il fera ce qu'a fait le père de Raoul aux applaudissements de la salle.

Quant aux autres scènes, n'en parlons point. Il nous suffit d'en voir esquissés à grands traits les sentiments et les péripéties. L'amour, certes, est une noble passion ; il est pour le cœur ce qu'est le rayon de soleil pour la fleur qui vient d'éclorre. Il lui donne vie, couleur, beauté. Mais l'amour tel, c'est l'amour vrai, sincère, désintéressé, fondé sur la vertu, c'est l'amour raisonnable, en un mot ; et non cet amour de romans qu'un souffle fait naître et qu'un souffle plus léger encore fait mourir. Et lequel de ces deux amours est peint sur le théâtre moderne ?

Et ces duels, et ces violences, et ces mots aigre-doux, inséparables, on dirait, de l'amour en nos jours, les croit-on de nature à élever le sentiment moral, le ton et même la politesse de notre société ? A qui l'oserait prétendre, je dirais : lisez un roman de chevalerie, ouvrez vos yeux sur le roman de la vie des habitués du théâtre, et comparez. Au moyen âge, ils n'avaient pas de théâtres !

Un autre défaut grave du théâtre moderne, c'est la tendance bien marquée que montrent ses *fournisseurs* les mieux achalandés vers la réhabilitation du vice. Vingt-cinq pièces en vogue sur vingt-sept parcourues des yeux ne m'ont pas montré d'autre but avoué ou malicieusement couvert. Tant il est vrai que le peuple n'est pas plus sage aujourd'hui que le peuple-roi prosterné aux pieds de la déesse Raison, que les rois peints, sous des couleurs si noires, par les journaux boulevardiers de tous les pays ! Car le peuple s'amuse de ses spectacles ; il n'en veut pas d'autres et on le sert à souhait, sans songer hélas ! malgré la triste expérience faite dès longtemps par le monde, que la boue conduit au sang et y conduit infailliblement.

Que Vénus règne encore sur notre théâtre et qu'elle y règne à l'exclusion de tout autre, les titres seuls des pièces suffiraient à le prouver. Bien des fois, j'en suis sûr, la jeune fille a rougi aux seuls noms de drames et de comédies, pourtant objets d'appréciations flatteuses. Pour ma part, je trouve la police bien trop indulgente sous ce rapport, et il est des affiches illustrées à tous les coins de nos rues, même au Canada, que je voudrais voir déchirer au nom du respect dû à la femme et à l'enfant et dans l'intérêt des bonnes mœurs.

Je n'irai pas plus loin sur cette voie toujours délicate à parcourir ; je ne parlerai pas des costumes, gestes et manières des acteurs et actrices : on m'accuserait de réalisme. Je me contenterai de poser quelques questions. Est-ce que la gaze transparente, dont la police s'accorde si aisément, rend le déshabillé des artistes moins répugnant à la pudeur, je ne dis pas de chrétiens, mais d'hommes civilisés ? N'arrive-t-il jamais, ou plutôt n'est-ce pas un fait commun au théâtre, que